

L'OVÉNISTE

L'histoire d'un voyageur birman

Capitaine Cornelis Stolp

“Lest we forget”

Auteur : *Capitaine* Cornelis Stolp
Conception de la couverture Cees Stolp
ISBN : 9789403928432
© Kapitein Cornelis Stolp



Aucune partie de cette publication ne peut être publiée ou reproduite sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

2e édition

Cette édition internationale de L'Ovéniste a été traduite à l'aide d'outils de traduction numérique. Malgré le soin apporté à préserver le ton, la tension et l'intention de l'œuvre originale, de légères imperfections de formulation peuvent subsister. L'auteur et l'éditeur déclinent toute responsabilité en cas d'erreurs ou d'inexactitudes linguistiques.

« Le pardon est un cadeau que l'on s'offre. »

Desmond Tutu

Avant-propos

Lorsque j'étais enfant, je rêvais de l'Australie. Je ne sais pas exactement d'où me venait ce désir. Peut-être était-ce parce que le frère de mon père, mon oncle Teun, avait émigré avec sa famille dans les années 1950. Pour le petit garçon que j'étais, cette décision paraissait tout simplement héroïque.

“ Moi aussi, je ferai cela plus tard “, dis-je un jour à ma mère. Elle sourit, mais son regard trahissait une autre émotion. Ma mère n'était pas sévère, mais elle tenait fermement les rênes de son existence et, par conséquent, un peu celles de la mienne.

“ Tu partiras quand je ne serai plus là “, disait-elle d'un ton qui se voulait léger.

Pourtant, derrière cette plaisanterie perçait toujours une part de sérieux.

Les années passèrent. J'avais quarante-sept ans lorsque je me mariaï pour la deuxième fois. Quelque temps auparavant, j'avais rencontré Joop dans un café. C'était un Amstellodamois charmant et quelque peu singulier, au regard pétillant, dont le passé semblait plus grand que la vie elle-même. Ancien tailleur de diamants, il était parti chercher fortune à l'autre bout du monde après la guerre, en Australie.

Ce soir-là, nous avons parlé comme si nous nous connaissions depuis des années. Au moment de nous quitter, il me dit :

“ Si un jour vous venez en Australie, vous serez les bienvenus chez moi “. Cette phrase resta gravée dans ma mémoire.

C'est ainsi que nous avons passé notre lune de miel en Australie, dans un pays qui nous paraissait à la fois immense et accueillant. Chez Joop, à Tweed Heads, nous étions entourés par le parfum des eucalyptus et le grondement de l'océan. J'avais l'impression de redécouvrir une partie de moi-même dont j'avais jusque-là ignoré l'existence.

Un soir, entre quelques verres de vin et de longs silences, Joop me demanda :

“ Pourquoi ne viendriez-vous pas vous installer ici ? Ma maison est bien trop grande pour un homme seul. “

Cette invitation, lancée presque avec désinvolture, allait bouleverser ma vie.

Ma mère, qui avait déjà quatre-vingt-quatre ans, ne se réjouit guère de cette nouvelle. Elle joua magistralement sur la corde sensible.

“ Tu ne peux pas m’abandonner ”, me dit-elle.

Je lui rappelai alors qu’elle passait trois mois par an à Benidorm depuis vingt-cinq ans. Vingt-cinq fois trois mois : soixante-quinze mois, soit plus de six années. Elle resta silencieuse un instant, puis sourit. “ Va, mon garçon. Mais reviens me voir de temps en temps. ” Et je suis parti. Tout fut vendu. Les valises furent bouclées. Nous prîmes la direction de Joop et de l’inconnu.

Nous avons partagé sa maison et, peu à peu, les histoires ont commencé à surgir.

Un soir, Joop nous parla de sa jeunesse et des années terribles qu’il avait passées dans un camp japonais en Birmanie. Ses récits étaient crus, parfois presque invraisemblables. Pourtant, il racontait avec une certaine légèreté, comme s’il transformait son passé en un passionnant roman d’aventures pour le rendre plus supportable. Ces histoires sont restées en moi. Elles ne m’ont jamais quitté.

De temps à autre, j’en consignais un fragment, sans savoir précisément où le récit devait commencer ni comment il pourrait s’achever. Vingt-cinq ans plus tard, j’ai éprouvé le besoin de réunir ces souvenirs et de les coucher sur le papier.

Non pas pour devenir écrivain, mais pour rendre tangible ce que Joop avait vécu : sa souffrance, sa force de résistance et la colère silencieuse qu’il continuait parfois de nourrir envers son passé.

Ce livre est ma tentative de montrer tout ce qu’un être humain peut endurer sans pour autant s’effondrer. Il est né de la mémoire, de l’admiration et de la conviction que certaines vies méritent de ne jamais être oubliées.

Cette histoire a été écrite de ma main et avec mon cœur. Lors de la phase finale, des outils modernes ont uniquement été employés pour améliorer la langue, le rythme et la lisibilité.

C’est l’histoire de Joop.

Mais peut-être est-ce aussi, d’une certaine manière, un peu la mienne.

Cees Stolp

En guise d'introduction

Dans les Indes néerlandaises assombries par la Seconde Guerre mondiale, Joop et Hanneke furent séparés par la cruauté du destin. Après avoir envahi le territoire, les Japonais déportèrent Joop dans l'un de leurs tristement célèbres camps, au cœur de la jungle birmane. Hanneke, qui cherchait désespérément un moyen de retrouver l'homme qu'elle aimait, fut contrainte de se cacher. Les années passèrent. La guerre prit fin, mais la libération apporta autant de douleur que d'espoir. Brisé par les épreuves du camp, Joop cherchait un nouveau départ. Sa santé, cependant, était gravement détériorée.

Joop et Hanneke ne s'étaient pas véritablement remis. Ils avaient seulement réussi à se maintenir en vie. Leurs corps portaient encore la guerre comme une seconde peau : amaigris, fragiles et essoufflés au moindre effort. Ce qu'ils avaient enduré restait gravé dans leurs os, leurs poumons et leur mémoire.

Ils ne pouvaient pas travailler et marchaient avec difficulté. À cette époque, vivre consistait avant tout à tenir bon. Un séjour dans un sanatorium suisse pouvait peut-être améliorer leur état.

Davos ne leur offrit pas la guérison, mais un répit après l'effondrement. Le sanatorium se trouvait dans les montagnes suisses, là où l'air était rare et où le silence pesait parfois plus lourd que le bruit.

L'espoir y était administré selon des horaires rigoureux, faits de soins et de longues heures de repos. On leur proposa également un traitement qui avait quelque chose d'alchimique : des injections de sels d'or. Les fines aiguilles introduisaient dans leur corps non pas un remède miracle, mais une dernière tentative pour enrayer leur déclin. L'or réchauffait leurs veines autant que l'idée qu'un rétablissement demeurerait peut-être possible.

Dans une petite revue distribuée au sanatorium, ils découvrirent une annonce qui allait une nouvelle fois bouleverser leur existence.

L'Australie recherchait des travailleurs et offrait aux victimes de la guerre la possibilité de reconstruire leur vie. Pour une somme presque symbolique, il était possible d'effectuer la traversée. On leur promettait du travail, du soleil, de l'espace et surtout une grande distance avec tout ce qui avait été détruit.

La reconstruction des Pays-Bas après la Seconde Guerre mondiale fut longue et difficile. Le pays avait été profondément marqué par l'occupation, les bombardements et les combats. Des quartiers entiers étaient en ruines, les infrastructures avaient été gravement endommagées et d'innombrables familles avaient perdu des êtres chers. Malgré les efforts énergiques du gouvernement, les blessures de la guerre demeurèrent longtemps visibles dans la vie quotidienne.

Aux destructions matérielles s'ajoutaient de graves pénuries. La nourriture, les vêtements et de nombreux produits de première nécessité restèrent rationnés pendant plusieurs années. La vie était placée sous le signe de la sobriété et de l'économie. Pour faire vivre leur famille, les gens apprenaient à improviser, à réparer, à réutiliser et à partager. La prospérité appartenait encore à l'avenir ; dans l'immédiat, il fallait survivre.

La situation était aggravée par une importante pénurie de logements. De nombreuses maisons avaient été détruites et la construction ne parvenait pas à suivre la croissance rapide de la population. Les Pays-Bas approchaient des dix millions d'habitants et devenaient l'un des pays les plus densément peuplés d'Europe occidentale. Pour beaucoup, l'avenir semblait étroit et incertain.

Dans ces conditions, il n'était pas surprenant que l'émigration fût largement encouragée. Les familles nombreuses, les chômeurs et les agriculteurs, en particulier, voyaient peu de perspectives dans un pays aussi surpeuplé. Partir représentait une possibilité de trouver de l'espace, du travail et une existence plus sûre. C'était l'occasion de tout recommencer.

Le gouvernement néerlandais lui-même avait reconnu la gravité de la situation et soutenait l'émigration. Pour beaucoup, le départ demeura un projet auquel ils renoncèrent finalement. Pour d'autres, il devint une réalité.

Pour Joop et Hanneke, il ne s'agissait ni d'une politique ni d'une statistique, mais d'une ultime occasion de respirer.

Le départ du sanatorium

Ce ne fut pas un projet longuement mûri, mais une réaction instinctive : un bond vers l'avant, parce que tout retour en arrière était devenu impossible.

Les médecins les avaient prévenus. Leurs corps n'étaient pas encore prêts pour une telle épreuve. Le voyage serait éprouvant et l'avenir profondément incertain. Mais Joop et Hanneke avaient appris qu'attendre pouvait parfois se révéler plus dangereux qu'agir. Celui qui demeurerait trop longtemps immobile risquait d'être rattrapé par son passé.

Ils partirent malgré les avertissements.

Grâce au soutien du gouvernement et à l'espoir qui les animait, ils crurent pouvoir construire une nouvelle existence dans cette Australie lointaine. Ils quittèrent l'Europe avec des sentiments mêlés : l'espoir d'une vie meilleure, mais aussi l'amertume de devoir abandonner le monde auquel ils avaient autrefois appartenu.

Ce qui suivit ne fut pas un voyage triomphal, mais une nouvelle épreuve. Les montagnes suisses ne leur apparurent plus comme un décor majestueux, mais comme un adversaire. En chemin, ils faillirent tomber entre les mains de passeurs qui cherchaient à profiter des voyageurs en partance pour l'Australie.

Après de nombreuses difficultés, ils atteignirent enfin leur destination.

L'Australie.

Après un voyage mouvementé, ils atteignirent enfin leur destination : l'Australie.

Ils tentèrent d'abord de mener une existence normale grâce au travail et au logement qui leur avaient été proposés. Mais les souvenirs de la captivité japonaise devinrent de plus en plus envahissants. Ils finirent par chercher refuge à Coober Pedy, une ville rude et isolée, où ils créèrent un petit atelier de métallurgie.

Une soif de vengeance brûlait dans l'âme de Joop. Ce feu semblait s'intensifier lorsqu'il contemplait, la nuit, les étoiles au-dessus du désert.

Un soir, alors qu'ils se trouvaient dans leur habitation de fortune creusée dans les collines de Coober Pedy, une étrange idée germa dans son esprit. Il ne se contenterait plus d'être un simple artisan. Il construisit sa propre forge dans le désert et commença à façonner le métal pour en faire des objets tranchants et meurtriers. Bientôt, il agrandit son atelier et y installa un grand four, véritable chambre de feu.

Hanneke vit l'obscurité gagner son regard. Elle comprit qu'il préparait quelque chose de terrible.

Joop commença à traquer secrètement des Japonais venus s'installer en Australie après la guerre. Dans l'immensité reculée de l'arrière-pays, plusieurs d'entre eux disparurent à la suite de prétendus accidents. La police d'Australie-Méridionale se mit à évoquer à voix basse un fantôme de la guerre : une ombre qui frappait la nuit avec une lame chauffée dans un four.

Hanneke tenta de l'arrêter, mais Joop paraissait possédé.

“ C'est pour tout ce qu'ils nous ont fait ”, siffla-t-il en traînant ses armes dans la lueur rougeoyante de la forge.

Le désir de vengeance avait pris possession de lui.

Une nuit, alors que la lune était basse au-dessus des collines, Joop partit à la recherche du dernier Japonais de la région, un homme qui s'était vanté de ses actes dans les camps.

Ils s'affrontèrent dans l'ombre d'un puits de mine abandonné. Le combat fut bref, mais féroce.

Lorsque Joop revint dans leur maison souterraine, Hanneke l'attendait, les larmes aux yeux.

“ Cela suffit ”, le supplia-t-elle.

Mais Joop était allé trop loin. Il repartit dans la nuit, s'enfonçant dans l'Outback, où le vent étouffa son cri de vengeance.

Le lendemain matin, il n'était toujours pas revenu. Hanneke le chercha pendant plusieurs jours dans le désert. Dans la forge, elle ne trouva qu'un billet sur lequel étaient écrits ces mots :

“ Le feu purifiera les coupables. ”

Elle poursuivit néanmoins ses recherches. Elle finit par retrouver Joop, terriblement amaigri, parmi les carcasses d'animaux morts dans le désert. Ce fut son amour pour Hanneke qui lui donna la force de continuer à vivre.

Joop abandonna ses armes et la serra dans ses bras.

“ Pour toi, murmura-t-il. Pour nous. ”

Ensemble, ils décidèrent d'essayer de laisser derrière eux les ombres de la guerre et de construire une nouvelle existence dans l'Outback.

Certains prétendent encore que, durant les nuits brûlantes de Coober Pedy, le fantôme de Joop parcourt le désert comme un justicier sorti des flammes, poursuivant les ombres de son passé. Mais Joop et Hanneke marchaient toujours côte à côte, unis par un amour qui avait résisté au feu du passé.

La découverte d'une grande opale ne leur apporta pourtant pas la paix espérée.

Amsterdam entre 1920 et 1940 : une ville entre euphorie, pauvreté et menace

Une ville qui se relève de la guerre

À la fin de la Première Guerre mondiale, en 1918, les Pays-Bas étaient restés neutres. Amsterdam en avait néanmoins profondément subi les conséquences. Les pénuries alimentaires, les grèves, les émeutes et la pauvreté avaient laissé de profondes cicatrices.

Après la guerre, un immense soulagement parcourut pourtant les rues, comme si la ville osait enfin respirer et se réinventer.

Dans les années 1920, les Amstellodamois vivaient dans un monde qui se modernisait peu à peu. De nouveaux cinémas ouvraient leurs portes, le réseau de tramways s'étendait et les premières automobiles traversaient les rues étroites comme d'étranges créatures métalliques.

La population aspirait au divertissement et à la légèreté. Les cabarets, les salles de danse et les théâtres, comme le Carré et le Rembrandt, connurent leurs heures de gloire.

Amsterdam demeurait cependant une ville marquée par de profondes inégalités sociales. Les familles ouvrières s'entassaient dans de petits logements du Jordaan, du Staatsliedenbuurt ou des îles de l'Est. La classe moyenne occupait les quartiers autour de la Ferdinand Bolstraat, du Haarlemmerdijk et du Rivierenbuurt. Les plus riches "diamantaires, hommes d'affaires et entrepreneurs prospères" habitaient de majestueuses demeures de l'Apollolaan ou des environs de la Museumplein.

La ville se développa rapidement. Avec cette croissance apparut une énergie nouvelle.

Les Années folles à la manière d'Amsterdam

Les années 1920 étaient connues dans le monde entier comme les Années folles : l'époque du jazz, du charleston et de la prospérité économique. Amsterdam en connut une version plus modeste.

Au cercle artistique De Kring, l'élite culturelle dansait au rythme de la nouvelle musique américaine. Dans les quartiers populaires, d'innombrables cafés enfumés, remplis d'accordéon, de chansons et d'histoires, donnaient le ton.

Pour de nombreux jeunes, l'époque semblait légère et libre. Les possibilités d'emploi augmentaient, les femmes acquéraient progressivement davantage d'indépendance et le cinéma devenait le nouveau divertissement populaire.

Le Théâtre Tuschinski, inauguré en 1921, devint la cathédrale de cette ère nouvelle : étincelante, exotique et onirique. Les habitants ordinaires d'Amsterdam pouvaient s'y sentir, l'espace de quelques heures, citoyens du monde.

Mais la ville n'était pas uniquement en fête.

La pauvreté demeurait tenace. De nombreuses familles ouvrières vivaient à dix ou davantage dans des logements humides où la lumière du gaz dissipait à peine les ombres. Les autorités municipales devaient affronter la pénurie de logements, l'insalubrité et des maladies comme la tuberculose.

La construction de nouveaux quartiers " les cités-jardins d'Amsterdam-Noord, l'Indische Buurt, puis le Rivierenbuurt " laissait toutefois entrevoir un avenir meilleur.

Le choc de la crise

La crise économique mondiale de 1929 atteignit Amsterdam avec une lenteur implacable au début des années 1930. Les usines fermèrent, l'activité portuaire diminua et l'industrie diamantaire, qui avait fait la fierté de la ville pendant plusieurs siècles, s'effondra presque entièrement.

Environ soixante-dix pour cent des ouvriers du diamant perdirent leur emploi. Le choc frappa particulièrement durement la communauté juive, fortement représentée dans ce secteur.

Le chômage devint une composante du paysage urbain. De longues files d'attente se formaient devant les bureaux de placement. Des hommes coiffés d'une casquette, les mains croisées derrière le dos, parcouraient péniblement l'Entrepotdok, le Plantage ou le Dapperbuurt à la recherche de n'importe quel travail.

Les quartiers pauvres s'enfoncèrent davantage dans la misère. Les allocations étaient versées avec lenteur et s'accompagnaient de contrôles humiliants. La frustration grandissait dans les quartiers populaires, même si les habitants continuaient à s'entraider avec humour, solidarité et musique.

La ville devint plus sombre. Le luxe se fit plus rare dans les vitrines, les cafés se vidèrent et le ton des journaux devint plus inquiétant.

Malgré tout, les Amstellodamois conservaient une forme d'optimisme obstiné.

“ Tout finira par s'arranger ”, entendait-on encore régulièrement, même si cette phrase s'accompagnait de plus en plus souvent d'un soupir.

Des quartiers débordant de vie

Malgré les difficultés, les quartiers demeuraient animés. Amsterdam formait une mosaïque de communautés reconnaissables, qui ressemblaient presque à de petits villages.

Le Jordaan

Le Jordaan était un quartier d'accordéons, de cafés, de vendeurs ambulants, de pauvreté et de chaleur humaine. Tout le monde s'y connaissait et, durant l'été, les trottoirs devenaient le prolongement des salons.

Le quartier juif

Autour du Waterlooplein et de Rapenburg s'étendait un quartier vivant et densément peuplé. On y rencontrait des commerçants, des tailleurs de diamants, des marchands, des synagogues et des enfants courant dans les ruelles étroites.

Les cris en yiddish, l'argot amstellodamois et les prières en hébreu se mêlaient pour donner au quartier une atmosphère unique.

Le Zeedijk et ses environs

Le quartier était rude, coloré et cosmopolite. Il regorgeait de cafés de marins, de fumeries d'opium, de matelots et de prostituées, mais aussi de musique et d'histoires venues du monde entier.

Nieuw-Zuid et l'Apollo environs

Ces quartiers étaient élégants, modernes et spacieux. L'architecture et la modernité s'y rencontraient, bien loin de l'exiguïté des vieux quartiers.

Cette diversité faisait d'Amsterdam une ville où cohabitaient tous les extrêmes : les puissants et les modestes, les riches et les pauvres, les croyants et les libres penseurs.

La montée de la menace

À partir du milieu des années 1930, le ton changea en Europe. Dans les cafés, on parlait de plus en plus souvent de l'Allemagne, d'Hitler, des persécutions contre les Juifs et du réarmement.

À Amsterdam, beaucoup ressentaient un malaise grandissant. Ils s'accrochaient néanmoins à l'idée que les Pays-Bas resteraient neutres, comme ils l'avaient été pendant la Première Guerre mondiale.

Les changements devenaient pourtant visibles. Des réfugiés juifs arrivaient d'Allemagne, pâles, épuisés et souvent démunis. Ils trouvaient refuge dans une ville qui les accueillait, mais qui luttait elle-même contre la pauvreté.

Le Mouvement national-socialiste néerlandais, le NSB, devint plus visible, particulièrement dans les quartiers durement frappés par le chômage. Des groupes défilaient, des tracts circulaient et des affrontements éclataient sur les places.

Le conseil municipal investit dans des terrains de sport, des programmes destinés à la jeunesse et de grands projets de création d'emplois, notamment pour combattre la radicalisation.

Mais un voile d'inquiétude recouvrait peu à peu la ville. Il n'était pas toujours visible dans les rues, mais il se percevait dans les conversations. Chacun avait le sentiment que quelque chose approchait. Lorsque la guerre éclata en Europe en septembre 1939, les Pays-Bas réaffirmèrent officiellement leur neutralité. Amsterdam devint cependant plus silencieuse et plus prudente. La ville s'assombrissait à la tombée de la nuit. Des abris antiaériens furent construits et les journaux se remplirent de nouvelles alarmantes.

De nombreux Amstellodamois vivaient désormais avec une inquiétude permanente. La vie continuait malgré tout. Les tramways faisaient retentir leurs sonneries. Les marchés restaient ouverts. Sur la place du Dam, les pigeons s'envolaient autour des couples amoureux qui se faisaient photographier. Les gens riaient, se mariaient, travaillaient et formaient encore des projets d'avenir. Jusqu'à ce matin de mai 1940 où le grondement des avions allemands réveilla la ville.

À partir de cet instant, Amsterdam prit une direction qui allait la transformer à jamais.

Amsterdam, 1925

L'odeur du café fraîchement moulu et les notes lointaines d'un saxophone remplissaient les rues étroites du quartier des diamantaires.

Joop Poot marchait au bord de l'eau avec son ami Ben Cohen. Leurs ombres s'étiraient dans la lumière du soir. Ils venaient de répéter avec leur orchestre de jazz et les doigts de Joop vibraient encore des dernières notes qu'il avait jouées.

Le saxophone était devenu le prolongement de son corps, comme si la musique constituait sa véritable langue.

Joop et Ben jouaient ensemble depuis plusieurs années. En raison de son apparence, Joop était parfois pris pour un garçon d'origine juive. Le père de Ben était diamantaire à Amsterdam et, grâce à son intermédiaire, Joop avait pu apprendre le métier de tailleur de diamants.

Il aurait même travaillé, d'une manière ou d'une autre, sur le célèbre Koh-i-Noor, le diamant indien appartenant aux bijoux de la Couronne britannique. Joop préférait toutefois garder le silence sur la nature exacte de son intervention.

Depuis son enfance, il avait senti qu'il était différent de ses frères et sœurs. Son intuition se confirma lorsqu'il fut appelé sous les drapeaux. Il apprit alors que Poot n'était pas son véritable nom de naissance.

Sa mère ne lui avait jamais parlé de ses origines. Pendant la Première Guerre mondiale, elle avait entretenu une relation avec un soldat allemand. Après la mort inexplicable de celui-ci, elle était revenue aux Pays-Bas et avait épousé Herman Jan Poot, avec lequel elle avait eu trois autres enfants.

Joop fut profondément bouleversé d'apprendre ainsi que sa mère lui avait caché la vérité. Il dut également faire rectifier l'orthographe de son véritable nom.

Il reçut ensuite une formation militaire rigoureuse au sein du Corps des Marines.

Son frère Chris servait déjà dans les Indes orientales néerlandaises comme chef de musique militaire. Il vivait à Java, où il avait épousé une jeune Indonésienne.

Alors que Joop venait d'être affecté à une unité destinée aux territoires occidentaux, il reçut un télégramme de Chris. Celui-ci lui demandait s'il pouvait venir le rejoindre dans les Indes néerlandaises.

Le père de son épouse était décédé en laissant un magasin de bicyclettes et une bijouterie. Le magasin de vélos pouvait être vendu, mais l'expérience de Joop dans la joaillerie lui permettrait peut-être de reprendre la bijouterie et de commencer une nouvelle vie.

Joop demanda à ses supérieurs d'échanger son affectation pour l'Ouest contre une mission dans l'Est. Sa requête fut acceptée. Il partit pour Java.

En raison de ses obligations militaires, Joop ne pouvait pas s'occuper pleinement de la bijouterie. Entre-temps, il avait fait la connaissance d'Hanneke, une jeune femme originaire de La Haye qui travaillait dans le magasin de peinture et de papier peint tenu par l'une de ses tantes. Au milieu des élégantes femmes indonésiennes, sa présence néerlandaise et son charme singulier ne passaient pas inaperçus.

Joop parvint à la convaincre de prendre la direction de la bijouterie afin qu'il puisse continuer à remplir ses fonctions militaires. Grâce à son travail comme mitrailleur à bord d'un hydravion Catalina, il s'était acquis une certaine réputation auprès des officiers supérieurs.

Les Catalina étaient employés pour les missions de reconnaissance, la protection des convois, le sauvetage des naufragés ainsi que le transport de militaires, de familles et de marchandises.

En véritable Amstellodamois, Joop savait aussi se rendre populaire auprès des épouses de ses supérieurs en leur apportant occasionnellement une pâtisserie du magasin.

Joop épousa Hanneke. Ils s'installèrent ensemble dans le logement situé au-dessus de la bijouterie.

Les Indes orientales néerlandaises : une colonie à la tranquillité trompeuse

En 1935, les Indes orientales néerlandaises étaient encore une colonie étroitement administrée. Batavia, Surabaya et Bandung vivaient du commerce du café, du sucre, du caoutchouc, du pétrole et de l'étain.

Pour les Européens, l'existence était généralement confortable : clubs privés, plantations, réceptions et domestiques. Pour la population indonésienne, la réalité était tout autre : presque aucun pouvoir politique, de faibles salaires et une hiérarchie coloniale rigide.

Le mouvement nationaliste gagnait progressivement en influence. Des personnalités comme Sukarno faisaient l'objet d'une surveillance étroite. L'administration coloniale sous-estimait cependant la profondeur du désir d'indépendance.

La menace ne venait pas uniquement de l'intérieur. Le Japon observait avec convoitise les richesses de l'Asie du Sud-Est.

L'occupation japonaise

L'Armée royale des Indes néerlandaises, la KNIL, capitula en mars 1942. Le Japon occupa rapidement l'archipel.

Pour les Néerlandais et les Indo-Européens commencèrent alors l'internement, la faim et le travail forcé.

De nombreux Indonésiens accueillirent d'abord les Japonais comme des libérateurs. La propagande promettait " l'Asie aux Asiatiques ". Il devint rapidement évident qu'une domination brutale venait simplement d'en remplacer une autre.

La construction du tristement célèbre chemin de fer de Birmanie coûta la vie à des dizaines de milliers de prisonniers de guerre et de travailleurs asiatiques. Dans les Indes elles-mêmes, d'innombrables romusha, travailleurs forcés indonésiens, moururent d'épuisement, de faim et de mauvais traitements.

Les Japonais armèrent et entraînèrent une partie de la jeunesse indonésienne. Sans le vouloir, ils contribuèrent ainsi à la formation d'une future armée indépendantiste.

Liberté et chaos : le Bersiap

(Le mot *Bersiap* signifie " Soyez prêts ! " Il désigne la période de violence et de chaos qui suivit la capitulation japonaise et la proclamation de l'indépendance indonésienne.)

Le 17 août 1945, Sukarno et Mohammad Hatta proclamèrent l'indépendance de l'Indonésie. Mais la liberté n'arriva pas dans l'ordre et la sérénité.

De jeunes révolutionnaires se retournèrent contre tout ce qui symbolisait, à leurs yeux, le monde colonial : Néerlandais, Indo-Européens, Chinois et autres groupes soupçonnés de soutenir l'ancien pouvoir. Les meurtres, les pillages et la peur se multiplièrent. Pour beaucoup, ce fut un bouleversement total : le monde d'avant-guerre avait définitivement disparu.

Les Pays-Bas tentèrent ensuite de rétablir leur autorité au cours de deux campagnes militaires, désignées par l'euphémisme d'" actions de police ". Les critiques internationales se firent de plus en plus vives. Les États-Unis et les Nations unies exercèrent une forte pression sur le gouvernement néerlandais.

L'autorité morale de l'ancien empire colonial avait disparu. Les Pays-Bas étaient épuisés par la guerre, appauvris et arrivés trop tard. En 1949, ils reconnurent officiellement l'indépendance de l'Indonésie. En 1950, les Indes orientales néerlandaises cessèrent définitivement d'exister.

Des centaines de milliers de personnes partirent pour les Pays-Bas, l'Australie ou d'autres pays. Elles emportèrent avec elles les souvenirs du soleil tropical, de la guerre, des pertes, des fidélités déchirées et des promesses non tenues.

Entre 1935 et 1950, une colonie apparemment sûre d'elle-même devint, dans la guerre et la violence, une nation indépendante.

Surabaya, 1942-1945

L'occupation japonaise

En 1942, Surabaya tomba aux mains des Japonais sans bataille prolongée. Le drapeau néerlandais fut abaissé.

Le monde venait de basculer.

Dans les kampongs, les habitants dormaient d'un sommeil léger. Il y avait trop de bouches à nourrir et trop peu de nourriture. Les jeunes ne rêvaient plus de servir le pouvoir colonial, mais de s'en libérer. Ils parlaient à voix basse, car les mots eux-mêmes pouvaient devenir dangereux.

À mesure que la guerre approchait, l'air semblait changer. Il ne faisait pas plus chaud, mais l'atmosphère devenait plus lourde. Des soldats apparurent. Les portes du port fermaient plus tôt et les navires demeuraient plus longtemps à quai. La mer n'apportait plus de réconfort, mais seulement des rumeurs.

Puis vint le silence.

Le silence d'un drapeau que l'on abaissait.

Les Japonais prirent possession de la ville sans cérémonie. Le pouvoir avait changé de mains, mais il demeurait impitoyable. Les femmes apprirent à se taire. Les enfants apprirent à reconnaître la faim au grondement de leur ventre. La ville se replia sur elle-même. Le commerce céda la place à la survie.

Des hommes européens disparurent dans des camps d'internement. Les femmes et les enfants vécurent dans la peur et la faim. Des Indonésiens furent réquisitionnés comme romusha. L'humiliation publique, la pénurie et la violence devinrent quotidiennes.

Surabaya s'appauvrit rapidement. Là où le commerce avait autrefois prospéré, le silence s'installa. Les bâtiments se dégradèrent, la nourriture se raréfia et la confiance disparut.

Pourtant, la propagande japonaise renforça involontairement l'idée d'une Indonésie indépendante.

La ville devint grise, non pas à cause de la fumée, mais à cause de la peur. Les bâtiments étaient toujours là, mais ils semblaient différents. Derrière les fenêtres, les regards n'osaient plus s'attarder. Des hommes étaient emmenés pour accomplir un travail non rémunéré dont ils ne revenaient souvent jamais.

La mort était devenue une affaire administrative.

Durant ces années d'humiliation, quelque chose commença néanmoins à grandir. Ce n'était pas encore l'espoir, mais plutôt l'obstination : le refus de s'incliner définitivement.

L'occupant parlait de fraternité asiatique, mais laissait derrière lui une autre conviction : aucune domination ne devait être considérée comme éternelle.

L'année 1945 n'apporta pas immédiatement la liberté. Elle ouvrit une fracture. Les Japonais disparurent en laissant derrière eux un vide plus brutal encore que leur présence.

Les jeunes s'emparèrent des armes comme s'ils avaient toujours su s'en servir. Partout, on fabriqua des drapeaux avec les tissus rouges et blancs que l'on pouvait trouver.

Surabaya retenait son souffle.

La ville était sur le point d'exploser, non seulement sous l'effet de la colère, mais aussi sous le poids de ses souvenirs. Tout ce qui avait été réprimé cherchait désormais une issue. Les rues devinrent des champs de bataille, les maisons des abris et le port une porte ouverte sur un avenir incertain.

Lorsque le Japon capitula en août 1945, Surabaya était devenue une poudrière. Le pouvoir se trouvait dans la rue. Les jeunes saisirent les armes, les drapeaux furent hissés et les anciennes structures s'effondrèrent.

Le chaos et les affrontements qui suivirent ouvrirent une nouvelle époque. Surabaya devint l'un des grands symboles de la résistance et de la révolution indonésiennes.

Ce n'était plus une ville ordinaire, mais un creuset où se mêlaient la sécurité perdue du monde colonial, la colère longtemps contenue, les traumatismes de la guerre et une liberté naissante.

Entre 1930 et 1945, Surabaya perdit son innocence sans avoir jamais été véritablement naïve. Elle apprit que le feu ne se contente pas de détruire : il peut également purifier.

Après tout ce qu'elle avait traversé, elle ne serait plus jamais la même.